

VERSAILLES

SONNET

Versailles, tu n'es plus qu'un spectre de cité ;  
Comme Venise au fond de son Adriatique,  
Tu traînes lentement ton corps paralytique,  
Chancelant sous le poids de ton manteau sculpté.

Quel appauvrissement ! quelle caducité !  
Tu n'es que surannée et tu n'es pas antique,  
Et nulle herbe pieuse au long de ton portique  
Ne grimpe pour voiler ta pâle nudité.

Comme une délaissée à l'écart, sous ton arbre,  
Sur ton sein douloureux croisant tes bras de marbre,  
Tu guettes le retour de ton royal amant.

Le rival du soleil dort sous son monument ;  
Les eaux de tes jardins à jamais se sont tues,  
Et tu n'auras bientôt qu'un peuple de statues.

1837.

LA CARAVANE

SONNET

La caravane humaine au Sahara du monde,  
Par ce chemin des ans qui n'a pas de retour,  
S'en va traînant le pied, brûlée aux feux du jour,  
Et buvant sur ses bras la sueur qui l'inonde.

Le grand lion rugit et la tempête gronde ;  
A l'horizon fuyard, ni minaret, ni tour ;  
La seule ombre qu'on ait, c'est l'ombre du vautour,  
Qui traverse le ciel cherchant sa proie immonde.

L'on avance toujours, et voici que l'on voit  
Quelque chose de vert que l'on se montre au doigt :  
C'est un bois de cyprès, semé de blanches pierres.

Dieu, pour vous reposer, dans le désert du temps,  
Comme des oasis, a mis les cimetières :  
Couchez-vous et dormez, voyageurs haletants.

## DESTINÉE

SONNET

Comme la vie est faite! et que le train du monde  
 Nous pousse aveuglément en des chemins divers!  
 Pareil au Juif maudit, l'un, par tout l'univers,  
 Promène sans repos sa course vagabonde;

L'autre, vrai docteur Faust, baigné d'ombre profonde,  
 Auprès de sa croisée étroite, à carreaux verts,  
 Poursuit de son fauteuil quelques rêves amers,  
 Et dans l'âme sans fond laisse filer la sonde.

Eh bien! celui qui court sur la terre était né  
 Pour vivre au coin du feu : le foyer, la famille,  
 C'était son vœu; mais Dieu ne l'a pas couronné.

Et l'autre, qui n'a vu du ciel que ce qui brille  
 Par le trou du volet, était le voyageur.  
 Ils ont passé tous deux à côté du bonheur.

## NOTRE-DAME

I

Las de ce calme plat, où, d'avance fanées,  
 Comme une eau qui s'endort, croupissent nos années;  
 Las d'étouffer ma vie en un salon étroit,  
 Avec de jeunes fats et des femmes frivoles  
 Échangeant sans profit de banales paroles;  
 Las de toucher toujours mon horizon du doigt,

Pour me refaire au grand et me rélargir l'âme,  
 Ton livre dans ma poche, aux tours de Notre-Dame,  
 Je suis allé souvent, Victor,  
 A huit heures, l'été, quand le soleil se couche,  
 Et que son disque fauve, au bord des toits qu'il touche,  
 Flotte comme un gros ballon d'or.

Tout chatoie et reluit; le peintre et le poète  
 Trouvent là des couleurs pour charger leur palette,  
 Et des tableaux ardents à vous brûler les yeux;  
 Ce ne sont que saphirs, cornalines, opalés,  
 Tons à faire trouver Rubens et Titien pâles;  
 Ithurial répand son écrin dans les cieux.

Cathédrales de brume aux arches fantastiques,  
 Montagnes de vapeurs, colonnades, portiques,  
 Par la glace de l'eau doublés ;  
 La brise qui s'en joue et déchire leurs franges  
 Imprime, en les roulant, mille formes étranges  
 Aux nuages échevelés.

Comme pour son bonsoir, d'une plus riche teinte  
 Le jour qui fuit revêt la cathédrale sainte,  
 Ébauchée à grands traits à l'horizon de feu ;  
 Et les jumelles tours, ces cantiques de pierre,  
 Semblent les deux grands bras que la ville en prière,  
 Avant de s'endormir, élève vers son Dieu.

Ainsi que sa patronne, à sa tête gothique  
 La vieille église attache une gloire mystique  
 Faite avec les splendeurs du soir ;  
 Les roses des vitraux en rouges étincelles  
 S'écaillent brusquement, et comme des prunelles  
 S'ouvrent toutes rondes pour voir.

La nef épanouie, entre ses côtes minces,  
 Semble un crabe géant faisant mouvoir ses pinces.  
 Une araignée énorme, ainsi que des réseaux  
 Jetant au front des tours, au flanc noir des murailles,  
 En fils aériens, en délicates mailles,  
 Ses tulles de granit, ses dentelles d'arceaux.

Aux losanges de plomb du vitrail diaphane,  
 Plus frais que les jardins d'Alcine ou de Morgane,  
 Sous un chaud baiser de soleil,  
 Bizarrement peuplés de monstres héraldiques,  
 Éclotent tout d'un coup cent parterres magiques  
 Aux fleurs d'azur et de vermeil.

Légendes d'autrefois, merveilleuses histoires  
 Écrites dans la pierre, enfers et purgatoires  
 Dévotement taillés par de naïfs ciseaux ;  
 Piédestaux du portail, qui pleurent leurs statues,  
 Par les hommes et non par le temps abattues,  
 Licornes, loups-garous, chimériques oiseaux ;

Dogues hurlant au bout des gouttières, tarasques,  
 Guivres et basilics, dragons et nains fantasques,  
 Chevaliers vainqueurs de géants,  
 Faisceaux de piliers lourds, gerbes de colonnettes,  
 Myriades de saints roulés en collerettes  
 Autour des trois porches béants,

Lancettes, pendentifs, ogives, trèfles grêles  
 Où l'arabesque folle accroche ses dentelles  
 Et son orfèvrerie ouvrée à grand travail,  
 Pignons troués à jour, flèches déchiquetées,  
 Aiguilles de corbeaux et d'anges surmontées.  
 La cathédrale luit comme un bijou d'émail !

II

Mais qu'est-ce que cela ? Lorsque l'on a dans l'ombre  
 Suivi l'escalier svelte aux spirales sans nombre,  
 Et qu'on revoit enfin le bleu,  
 Le vide par-dessus et par-dessous l'abîme,  
 Une crainte vous prend, un vertige sublime  
 A se sentir si près de Dieu !

Ainsi que, sous l'oiseau qui s'y perche, une branche,  
 Sous vos pieds, qu'elle fuit, la tour frissonne et penche,  
 Le ciel ivre chancelle et valse autour de vous.

L'abîme ouvre sa gueule, et l'esprit du vertige,  
 Vous fonettant de son ailé, en ricanant voltige  
 Et fait au front des tours trembler les garde-fous.

Les combles anguleux, avec leurs girouettes,  
 Découpent, en passant, d'étranges silhouettes

Au fond de votre œil ébloui,  
 Et dans le gouffre immense où le corbeau tournoie;  
 Bête apocalyptique, en se tordant aboie  
 Paris éclatant, inouï!

Oh! le cœur vous en bat : dominer de ce faite,  
 Soit, chétif et petit, une ville ainsi faite ;  
 Pouvoir d'un seul regard embrasser ce grand tout;  
 Debout, là-haut, plus près du ciel que de la terre,  
 Comme l'aigle planant, voir au sein du cratère,  
 Loin, bien loin, la fumée et la lave qui bout!

De la rampe, où le vent par les trèfles arabes,  
 En se jouant, reedit les dernières syllabes  
 De l'hosanna du séraphin,  
 Voir s'agiter là-bas, parmi les brumes vagues,  
 Cette mer de maisons dont les toits sont les vagues ;  
 L'entendre murmurer sans fin !

Que c'est grand ! que c'est beau ! les frêles cheminées,  
 De leurs turbans fumeux en tout temps couronnées,  
 Sur le ciel de safran tracent leurs profils noirs,  
 Et la lumière oblique aux arêtes hardies,  
 Jetant de tous côtés de riches incendies,  
 Dans la moire du fleuve enchâsse cent miroirs

Comme en un bal joyeux un sein de jeune fille  
 Aux lueurs des flambeaux s'illumine et scintille  
 Sous les bijoux et les a'ours,

Aux lueurs du couchant l'eau s'allume, et la Seine  
 Berce plus de joyaux, certes, que jamais reine  
 N'en porte à son col les grands jours.

Des aiguilles, des tours, des coupoles, des dômes  
 Dont les fronts ardoisés luisent comme des heaumes,  
 Des murs écartelés d'ombre et de clair, des toits  
 De toutes les couleurs, des résilles de rues,  
 Des palais étouffés où comme des verrues  
 S'accrochent des étaux et des bouges étroits!

Ici, là, devant vous, derrière, à droite, à gauche.  
 Des maisons ! des maisons ! le soir vous en ébauche  
 Cent mille avec un trait de feu !  
 Sous le même horizon, Tyr, Babylone et Rome,  
 Prodigieux amas, chaos fait de main d'homme  
 Qu'on pourrait croire fait par Dieu !

III

Et cependant, si beau que soit, ô Notre-Dame,  
 Paris ainsi vêtu de sa robe de flamme,  
 Il ne l'est seulement que du haut de tes tours,  
 Quand on est descendu tout se métamorphose.  
 Tout s'affaisse et s'éteint : plus rien de grandiose,  
 Plus rien, excepté toi, qu'on admire toujours.

Car les anges du ciel, du reflet de leurs ailes,  
 Dorent de tes murs noirs les ombres solennelles,  
 Et le Seigneur habite en toi.  
 Monde de poésie, en ce monde de prose,  
 A ta vue, on se sent battre au cœur quelque chose,  
 L'on est pieux et plein de foi!

Aux caresses du soir, dont l'or te damasquime,  
 Quand tu brilles au fond de ta place mesquine,  
 Comme sous un dais pourpre un immense ostenoir,  
 A regarder d'en bas ce sublime spectacle,  
 On croit qu'entre tes tours, par un soudain miracle,  
 Dans le triangle saint, Dieu se va faire voir.

Comme nos monuments à tournure bourgeoise  
 Se font petits devant ta majesté gauloise,  
 Gigantesque sœur de Babel !  
 Près de toi, tout là-haut, nul dôme, nulle aiguille ;  
 Les faites les plus fiers ne vont qu'à ta cheville,  
 Et ton vieux chef heurte le ciel.

Qui pourrait préférer, dans son goût pédantesque,  
 Aux plis graves et droits de ta robe dantesque  
 Ces pauvres ordres grecs qui se meurent de froid,  
 Ces Panthéons bâtards, décalqués dans l'école,  
 Antique friperie empruntée à Vignole,  
 Et dont aucun, dehors, ne sait se tenir droit ?

O vous, maçons du siècle, architectes athées,  
 Cervelles, dans un moule uniforme jetées,  
 Gens de la règle et du compas,  
 Bâissez des boudoirs pour des agents de change,  
 Et des huttes de plâtre à des hommes de fange ;  
 Mais des maisons pour Dieu, non pas !

Parmi les palais neufs, les portiques profanes,  
 Les Parthéons coquets, églises courtisanes,  
 Avec leurs frontons grecs sur leurs piliers latins,  
 Les maisons sans pudeur de la ville païenne,  
 On dirait à te voir, Notre-Dame chrétienne,  
 Une matrone chaste au milieu de catins !

## MAGDALENA

J'entrai dernièrement dans une vieille église ;  
 La nef était déserte, et sur la dalle grise  
 Les feux du soir, passant par les vitraux dorés,  
 Voltigeaient et dansaient, ardemment colorés.  
 Comme je m'en allais, visitant les chapelles,  
 Avec tous leurs festons et toutes leurs dentelles,  
 Dans un coin du jubé j'aperçus un tableau  
 Représentant un Christ qui me parut très-beau.  
 On y voyait saint Jean, Madeleine et la Vierge ;  
 Leurs chairs, d'un ton pareil à la cire de cierge,  
 Les faisaient ressembler, sur le fond sombre et noir,  
 A ces fantômes blancs qui se dressent le soir  
 Et vont croisant les bras sous leurs draps mortuaires :  
 Leurs robes à plis droits, ainsi que des suaires,  
 S'allongeaient tout d'un jet de leur nuque à leurs pieds  
 Ainsi faits, l'on eût dit qu'ils fussent copiés,  
 Dans le Campo-Santo, sur quelque fresque antique  
 D'un vieux maître pisan, artiste catholique,  
 Tant l'on voyait reluire autour de leur beauté  
 Le nimbe rayonnant de la mysticité,  
 Et tant l'on respirait dans leur humble attitude  
 Les parfums onctueux de la béatitude.

Sans doute que c'était l'œuvre d'un Allemand,  
D'un élève d'Holbein, mort bien obscurément,  
A vingt ans, de misère et de mélancolie,  
Dans quelque bourg de Flandre, au retour d'Italie;  
Car ses têtes semblaient, avec leur blanche chair,  
Un rêve de soleil par une nuit d'hiver.

Je restai bien longtemps dans la même posture,  
Pensif, à contempler cette pâle peinture ;  
Je regardais le Christ sur son infâme bois,  
Pour embrasser le monde ouvrant les bras en croix.  
Ses pieds meurtris et bleus et ses deux mains clouées,  
Ses chairs par les bourreaux à coups de fouet trouées,  
La blessure livide et béante à son flanc ;  
Son front d'ivoire où perle une sueur de sang ;  
Son corps blafard rayé par des lignes vermeilles,  
Me faisaient naître au cœur des pitiés nonpareilles,  
Et mes yeux débordaient en des ruisseaux de pleurs  
Comme dut en verser la mère des douleurs.  
Dans l'outremer du ciel les chérubins fidèles  
Se lamentaient en chœur, la face sous leurs ailes,  
Et l'un d'eux recueillait, un ciboire à la main,  
Le pur sang de la plaie où boit le genre humain,  
La sainte Vierge, au bas, regardait, pauvre mère !  
Son divin Fils en proie à l'agonie amère ;  
Madeleine et saint Jean, sous les bras de la croix,  
Mornes, échevelés, sans soupirs et sans voix,  
Plus dégouttant de pleurs qu'après la pluie un arbre,  
Étaient debout, pareils à des piliers de marbre.

C'était, certe, un spectacle à faire réfléchir,  
Et je sentis mon cou, comme un roseau fléchir  
Sous le vent que faisait l'aile de ma pensée,  
Avec le chant du soir vers le ciel élancée.  
Je croisai gravement mes deux bras sur mon sein,

Et je pris mon menton dans le creux de ma main,  
Et je me dis : « O Christ ! tes douleurs sont trop vives ;  
Après ton agonie au jardin des Olivés,  
Il fallait remonter près de ton Père, au ciel,  
Et nous laisser, à nous, l'éponge avec le fiel ;  
Les clous percent ta chair, et les fleurons d'épines  
Entrent profondément dans tes tempes divines.  
Tu vas mourir, toi, Dieu ! comme un homme. La mort  
Recule épouvantée à ce sublime effort ;  
Elle a peur de sa proie, elle hésite à la prendre,  
Sachant qu'après trois jours il la lui faudra rendre,  
Et qu'un ange viendra, qui, radieux et beau,  
Lèvera de ses mains la pierre du tombeau ;  
Mais tu n'en as pas moins souffert ton agonie,  
Adorable victime entre toutes bénie ;  
Mais tu n'en as pas moins, avec les deux voleurs,  
Étendu tes deux bras sur l'arbre de douleurs.  
O rigoureux destin ! une pareille vie  
D'une pareille mort si promptement suivie !  
Pour tant de maux soufferts, tant d'absinthe et de fiel !  
Où donc est le bonheur, le vin doux et le miel ?  
La parole d'amour pour compenser l'injure,  
Et la bouche qui donne un baiser par blessure ?  
Dieu lui-même a besoin, quand il est blasphémé,  
Pour nous bénir encor de se sentir aimé,  
Et tu n'as pas, Jésus, traversé cette terre,  
N'ayant jamais pressé sur ton cœur solitaire  
Un cœur sincère et pur, et fait ce long chemin  
Sans avoir une épaule où reposer ta main,  
Sans une âme choisie où répandre avec flamme  
Tous les trésors d'amour enfermés dans ton âme. »

Ne vous alarmez pas, esprits religieux,  
Car l'inspiration descend toujours des cieux,

Et mon ange gardien, quand vint cette pensée,  
 De son bouclier d'or ne l'apas repoussée.  
 C'est l'heure de l'extase où Dieu se laisse voir,  
 L'Angelus éploré tinte aux cloches du soir :  
 Comme aux bras de l'amant une vierge pâmée,  
 L'encensoir d'or exhale une haleine embaumée ;  
 La voix du jour s'éteint ; les reflets des vitraux,  
 Comme des feux follets, passent sur les tombeaux,  
 Et l'on entend courir, sous les ogives frêles,  
 Un bruit confus de voix et de battements d'ailes ;  
 La foi descend des cieus avec l'obscurité ;  
 L'orgue vibre ; l'écho répond : Éternité !  
 Et la blanche statue, en sa couche de pierre,  
 Rapproche ses deux mains et se met en prière.  
 Comme un captif brisant les portes du cachot,  
 L'âme du corps s'échappe et s'élance si haut,  
 Qu'elle heurte, en son vol, au détour d'un nuage,  
 L'étoile échevelée et l'archange en voyage ;  
 Tandis que la raison, avec son pied boiteux,  
 La regarde d'en bas se perdre dans les cieus.  
 C'est à cette heure-là que les divins poètes  
 Sentent grandir leur front et deviennent prophètes.  
 O mystère d'amour ! ô mystère profond !  
 Abîme inexplicable où l'esprit se confond !  
 Qui de nous osera, philosophe ou poète,  
 Dans cette sombre nuit plonger avant la tête ?  
 Quelle langue assez haute et quel cœur assez pur,  
 Pour chanter dignement tout ce poème obscur ?  
 Qui donc écartera l'aile blanche et dorée  
 Dont un ange abritait cette amour ignorée ?  
 Qui nous dira le nom de cette autre Éloa ?  
 Et quelle âme, ô Jésus, à t'aimer se voua ?  
 Mûrs de Jérusalem, vénérables décombres,  
 Vous qu'les avez vus et couverts de vos ombres,

O palmiers du Carmel ! ô cèdres du Liban !  
 Apprenez-nous qui donc il aimait mieux que Jean ?  
 Si vos troncs vermoulus et si vos tours minées  
 Dans leur écho fidèle ont, depuis tant d'années,  
 Parmi les souvenirs des choses d'autrefois,  
 Conservé leur mémoire et le son de leur voix,  
 Parlez et dites-nous, ô forêts ! ô ruines !  
 Tout ce que vous savez de ces amours divines  
 Dites quels purs éclairs dans leurs yeux reluisaient,  
 Et quels soupirs ardents de leurs cœurs s'élançaient !  
 Et toi, Jourdain, réponds, sous les berceaux de palmes,  
 Quand la lune trempait ses pieds dans tes eaux calmes,  
 Et que le ciel semait sa face de plus d'yeux  
 Que n'en traîne après lui le paon tout radieux,  
 Ne les as-tu pas vus, sur les fleurs et les mousses  
 Glisser en se parlant avec des voix plus douces  
 Que les roucoulements des colombes de mai,  
 Que le premier aveu de celle que j'aimai ;  
 Et dans un pur baiser, symbole du mystère,  
 Unir la terre au ciel et le ciel à la terre ?

Les échos sont muets, et le flot du Jourdain  
 Murmure sans répondre et passe avec dédain ;  
 Les morts de Josaphat, troublés dans leur silence,  
 Se tournent sur leur couche, et le vent frais balance  
 Au milieu des parfums, dans les bras du palmier,  
 Le chant du rossignol et le nid du ramier.  
 Frère, mais voyez donc comme la Madeleine  
 Laisse sur son col blanc couler à flots d'ébène  
 Ses longs cheveux en pleurs, et comme ses beaux yeux  
 Mélancoliquement se tournent vers les cieus !  
 Qu'elle est belle ! Jamais, depuis Ève la blonde,  
 Une telle beauté n'apparut sur le monde,  
 Son front est si charmant, son regard est si doux,

Que l'ange qui la garde, amoureux et jaloux,  
Quand le désir craintif rôde et s'approche d'elle,  
Fait luire son épée et le chasse à coups d'aile.

O pâle fleur d'amour éclore au paradis,  
Qui répands tes parfums dans nos déserts maudits,  
Comment donc as-tu fait, ô fleur ! pour qu'il te reste  
Une couleur si fraîche, une odeur si céleste ?  
Comment donc as-tu fait, pauvre sœur du ramier,  
Pour te conserver pure au cœur de ce bourbier ?  
Quel miracle du ciel, sainte prostituée,  
Que ton cœur, cette mer si souvent remuée,  
Des coquilles du bord et du limon impur  
N'ait pas, dans l'ouragan, souillé ses flots d'azur,  
Et qu'on ait toujours vu sous leur manteau limpide  
La perle blanche au fond de ton âme candide !  
C'est que tout cœur aimant est réhabilité,  
Qu'il vous vient une autre âme, et que la pureté  
Qui remontait au ciel redescend et l'embrasse,  
Comme à sa sœur coupable une sœur qui fait grâce ;  
C'est qu'aimer c'est pleurer, c'est croire, c'est prier ;  
C'est que l'amour est saint et peut tout expier.  
Mon grand peintre ignoré, sans en savoir les causes,  
Dans ton sublime instinct tu comprenais ces choses ;  
Tu fis de ses yeux noirs ruisseler plus de pleurs,  
Tu gonflas son beau sein de plus hautes douleurs ;  
La voyant si coupable et prenant pitié d'elle,  
Pour qu'on lui pardonnât, tu l'as faite plus belle,  
Et ton pinceau pieux, sur le divin contour  
A promené longtemps ses baisers pleins d'amour.  
Elle est plus belle encor que la vierge Marie,  
Et le prêtre à genoux, qui soupire et qui prie,  
Dans sa pieuse extase hésite entre les deux,  
Et ne sait pas laquelle est la reine des cieux.

O sainte pécheresse ! ô grande repentante !  
Madeleine, c'est toi que j'eusse, pour amante,  
Dans mes rêves choisie, et toute la beauté,  
Tout le rayonnement de la virginité  
Montrant sur son front blanc la blancheur de son âme,  
Ne sauraient m'émouvoir, ô femme vraiment femme,  
Comme font tes soupirs et les pleurs de tes yeux,  
Ineffable rosée à faire envie aux cieux !  
Jamais lys de Saron, divine courtisane,  
Mirant aux eaux des lacs sa robe diaphane,  
N'eut un plus pur éclat ni de plus doux parfums ;  
Ton beau front inondé de tes longs cheveux bruns  
Laisse voir, au travers de ta peau transparente,  
Le rêve de ton âme et ta pensée errante,  
Comme un globe d'albâtre éclairé par dedans !  
Ton œil est un foyer dont les rayons ardents  
Sous la cendre des cœurs ressuscitent les flammes ;  
O la plus amoureuse entre toutes les femmes !  
Les séraphins du ciel à peine ont dans leur cœur  
Plus d'extase divine et de sainte langueur ;  
Et tu pourrais couvrir de ton amour profonde  
Comme d'un manteau d'or la nudité du monde !  
Toi seule sais aimer comme il faut qu'il le soit  
Celui qui t'a marquée au front avec le doigt,  
Celui dont tu baignais les pieds de myrrhe pure,  
Et qui pour s'essuyer avait ta chevelure ;  
Celui qui t'apparut au jardin, pâle encor  
D'avoir dormi sa nuit dans le lit de la mort,  
Et, pour te consoler, voulut que la première  
Tu le visses rempli de gloire et de lumière.

En faisant ce tableau, Raphaël inconnu,  
N'est-ce pas ? ce penser comme à moi t'est venu,  
Et que ta rêverie a sondé ce mystère

Que je voudrais pouvoir à la fois dire et taire ?  
O poètes ! allez prier à cet autel,  
A l'heure où le jour baisse, à l'instant solennel,  
Quand d'un brouillard d'encens la nef est toute pleine,  
Regardez le Jésus et puis la Madeleine ;  
Plongez-vous dans votre âme, et rêvez au doux bruit  
Que font en s'éployant les ailes de la nuit ;  
Peut-être un chérubin détaché de la toile,  
A vos yeux, un moment, soulèvera le voile,  
Et dans un long soupir l'orgue murmurerà  
L'ineffable secret que ma bouche taira.

### CHANT DU GRILLON

#### I

Souffle, bise ! tombe à flots, pluie !  
Dans mon palais tout noir de suie,  
Je ris de la pluie et du vent ;  
En attendant que l'hiver fuie,  
Je reste au coin du feu, rêvant.

C'est moi qui suis l'esprit de l'âtre !  
Le gaz, de sa langue bleuâtre,  
Lèche plus doucement le bois ;  
La fumée, en filet d'aibâtre,  
Monte et se contourne à ma voix.

La bouilloire rit et babille ;  
La flamme aux pieds d'argent sautille  
En accompagnant ma chanson ;  
La bache de duvet s'habille ;  
La sève bout dans le fison,

Le soufflet au râle asthmatique  
Me fait entendre sa musique ;

Le tourne-broche aux dents d'acier  
Mêle au concerto domestique  
Le tic-tac de son balancier.

Les étincelles réjouies,  
En étoiles épanouies,  
Vont et viennent, croisant dans l'air  
Les salamandres éblouies,  
Au ricanement grêle et clair.

Du fond de ma cellule noire,  
Quand Berthe vous conte une histoire,  
*Le Chaperon* ou *l'Oiseau bleu*,  
C'est moi qui soutiens sa mémoire,  
C'est moi qui fais taire le feu.

J'étouffe le bruit monotone  
Du rouet qui grince et bourdonne ;  
J'impose silence au matou ;  
Les heures s'en vont, et personne  
N'entend le timbre du coucou.

Pendant la nuit et la journée,  
Je chante sous la cheminée ;  
Dans mon langage de grillon  
J'ai, des rebuts de son aînée,  
Souvent consolé Cendrillon.

Le renard glapit dans le piège ;  
Le loup, hurlant de faim, assiège  
La ferme au milieu des grands bois ;  
Décembre met, avec sa neige,  
Des chemises blanches aux toits.

Allons, fagot, pétille et flambe ;  
Courage ! farfadet ingambe,  
Saute, bondis plus haut encor ;  
Salamandre, montre ta jambe,  
Lève en dansant ton jupon d'or.

Quel plaisir ? prolonger sa veille,  
Regarder la flamme vermeille  
Prenant à deux bras le tison,  
A tous les bruits prêter l'oreille,  
Entendre vivre la maison !

Tapi dans sa niche bien chaude,  
Sentir l'hiver qui pleure et rôde,  
Tout blême et le nez violet,  
Tâchant de s'introduire en fraude  
Par quelque fente du volet !

Souffle, bise ! tombe à flots, pluie !  
Dans mon palais tout noir de suie,  
Je ris de la pluie et du vent ;  
En attendant que l'hiver fuie  
Je reste au coin du feu, rêvant.

II

Regardez les branches,  
Comme elles sont blanches !  
Il neige des fleurs.  
Riant dans la pluie,  
Le soleil essuie  
Les saules en pleurs,

Et le ciel reflète  
 Dans la violette  
 Ses pures couleurs.

La nature en joie  
 Se pare et déploie  
 Son manteau vermeil.  
 Le paon, qui se joue,  
 Fait tourner en roue  
 Sa queue au soleil.  
 Tout court, tout s'agite,  
 Pas un lièvre au gîte ;  
 L'ours sort du sommeil,

La mouche ouvre l'aile,  
 Et la demoiselle  
 Aux prunelles d'or,  
 Au corset de guêpe,  
 Dépliant son crêpe,  
 A repris l'essor.  
 L'eau gaiment babille,  
 Le goujon frétille :  
 Un printemps encor !

Tout se cherche et s'aime ;  
 Le crapaud lui-même,  
 Les aspics méchants,  
 Toute créature,  
 Selon sa nature :  
 La feuille a des chants ;  
 Les herbes résonnent,  
 Les buissons bourdonnent ;  
 C'est concert aux champs.

Moi seul je suis triste.  
 Qui sait si j'existe,  
 Dans mon palais noir ?  
 Sous la cheminée,  
 Ma vie enchaînée  
 Coule sans espoir.  
 Je ne puis, malade,  
 Chanter ma ballade  
 Aux hôtes du soir.

Si la brise tiède  
 Au vent froid succède,  
 Si le ciel est clair,  
 Moi, ma cheminée  
 N'est illuminée  
 Que d'un pâle éclair ;  
 Le cercle folâtre  
 Abandonne l'âtre :  
 Pour moi c'est l'hiver.

Sur la cendre grise,  
 La pincette brise  
 Un charbon sans feu.  
 Adieu les paillettes,  
 Les blondes aigrettes !  
 Pour six mois adieu  
 La maîtresse bûche,  
 Où sous la peluche  
 Sifflait le gaz bleu !

Dans ma niche creuse,  
 Ma patte boiteuse  
 Me tient en prison.  
 Quand l'insecte rôde,

Comme une émeraude,  
Sous le vert gazon,  
Moi seul je m'ennuie ;  
Un mur, noir de suie,  
Est mon horizon.

ABSENCE

Reviens, reviens, ma bien-aimée ;  
Comme une fleur loin du soleil,  
La fleur de ma vie est fermée  
Loin de ton sourire vermeil.

Entre nos cœurs tant de distance !  
Tant d'espace entre nos baisers !  
O sort amer ! ô dure absence !  
O grands désirs inapaisés !

D'ici là-bas, que de campagnes,  
Que de villes et de hameaux,  
Que de vallons et de montagnes,  
A lasser le pied des chevaux !

Au pays qui me prend ma belle,  
Hélas ! si je pouvais aller ;  
Et si mon corps avait une aile  
Comme mon âme pour voler !

Par-dessus les vertes collines,  
Les montagnes au front d'azur,

Les champs rayés et les ravines,  
J'irais d'un vol rapide et sûr.

Le corps ne suit pas la pensée ;  
Pour moi, mon âme, va tout droit,  
Comme une colombe blessée,  
S'abattre au rebord de ton toit.

Descends dans sa gorge divine,  
Blonde et fauve comme de l'or,  
Douce comme un duvet d'hermine,  
Sa gorge, mon royal trésor ;

Et dis, mon âme, à cette belle :  
« Tu sais bien qu'il compte les jours,  
O ma colombe ! à tire d'aile,  
Retourne au nid de nos amours. »

### AU SOMMEIL

HYMNE ANTIQUE

Sommeil, fils de la nuit et frère de la mort,  
Écoute-moi, Sommeil : lasse de sa veillée,  
La lune, au fond du ciel, ferme l'œil et s'endort,  
Et son dernier rayon, à travers la feuillée,  
Comme un baiser d'adieu glisse amoureuxment  
Sur le front endormi de son bleuâtre amant.  
Par la porte d'ivoire et la porte de corne,  
Les songes vrais ou faux de l'Érèbe envolés  
Peuplent seuls l'univers silencieux et morne ;  
Les cheveux de la nuit, d'étoiles d'or mêlés,  
Au long de son dos brun pendent tout débouclés ;  
Le vent même retient son haleine, et les mondes,  
Fatigués de tourner sur leurs muets pivots,  
S'arrêtent assoupis et suspendent leurs rondes.  
O jeune homme charmant, couronné de pavots,  
Qui, tenant sur la main une patère noire,  
Pleine d'eau du Léthé, chaque nuit nous fait boire,  
Mieux que le doux Bacchus, l'oubli de nos travaux ;  
Enfant mystérieux, hermaphrodite étrange,  
Où la vie au trépas s'unit et se mélange,  
Et qui n'a de tous deux que ce qu'ils ont de beau ;

Douce transition de la lumière à l'ombre,  
 Du repos à la mort et du lit au tombeau ;  
 Sous les épais rideaux de ton alcôve sombre,  
 Du fond de ta caverne inconnue au soleil,  
 Je t'implore à genoux, écoute-moi, Sommeil !  
 Je t'aime, ô doux Sommeil ! et je veux à ta gloire,  
 Avec l'archet d'argent, sur la lyre d'ivoire,  
 Chanter des vers plus doux que le miel de l'Hybla ;  
 Pour t'apaiser je veux tuer le chien obscène,  
 Dont le rauque aboiment si souvent te troubla,  
 Et verser l'opium sur ton autel d'ébène.  
 Je te donne le pas sur Phœbus-Apollon,  
 Et pourtant c'est un dieu jeune, sans barbe et blond,  
 Un dieu tout rayonnant aussi beau qu'une fille.  
 Je te préfère même à la blanche Vénus,  
 Lorsque, sortant des eaux, le pied sur sa coquille,  
 Elle fait au grand air baisser ses beaux seins nus,  
 Et laisse aux blonds anneaux de ses cheveux de soie  
 Se suspendre l'essaim des zéphyrus ingénus ;  
 Même au jeune Iacchus, le doux père de joie,  
 A l'ivresse, à l'amour, à tout, divin Sommeil.

Tu seras bienvenu, soit que l'aurore blonde  
 Lève du doigt le pan de son rideau vermeil,  
 Soit que les chevaux blancs qui traînent le soleil  
 Enfoncent leurs naseaux et leur poitrail dans l'onde,  
 Soit que la nuit dans l'air peigne ses noirs cheveux.  
 Sous les arceaux muets de la grotte profonde,  
 Où les songes légers mènent sans bruit leur ronde,  
 Reçois bénignement mon encens et mes vœux,  
 Sommeil, dieu triste et doux, consolateur du monde !

TERZA RIMA

Quand Michel-Ange eut peint la chapelle Sixtine,  
 Et que de l'échafaud, sublime et radieux,  
 Il fut redescendu dans la cité latine,

Il ne pouvait baisser ni les bras ni les yeux ;  
 Ses pieds ne savaient pas comment marcher sur terre ;  
 Il avait oublié le monde dans les cieus.

Trois grands mois il garda cette attitude austère,  
 On l'eût pris pour un ange en extase devant  
 Le saint triangle d'or, au moment du mystère.

Frère, voilà pourquoi les poètes, souvent,  
 Buttent à chaque pas sur les chemins du monde ;  
 Les yeux fichés au ciel ils s'en vont en rêvant.

Les anges secouant leur chevelure blonde,  
 Penchent leur front sur eux et leur tendent les bras,  
 Et les veulent baiser avec leur bouche ronde.

Eux marchent au hasard et font mille faux pas ;  
 Ils cognent les passants, se jettent sous les roues,  
 Ou tombent dans des puits qu'ils n'aperçoivent pas.

Que leur font les passants, les pierres et les boues ?  
Ils cherchent dans le jour le rêve de leurs nuits,  
Et le jeu du désir leur empourpre les joues.

Ils ne comprennent rien aux terrestres ennuis,  
Et, quand ils ont fini leur chapelle Sixtine,  
Ils sortent rayonnants de leurs obscurs réduits.

Un auguste reflet de leur œuvre divine  
S'attache à leur personne et leur dore le front,  
Et le ciel qu'ils ont vu dans leurs yeux se devine.

Les nuits suivront les jours et se succéderont,  
Avant que leurs regards et leurs bras ne s'abaissent,  
Et leurs pieds, de longtemps, ne se raffermiront.

Tous nos palais sous eux s'éteignent et s'affaissent ;  
Leur âme, à la coupole où leur œuvre reluit,  
Revole, et ce ne sont que leurs corps qu'ils nous laissent.

Notre jour leur paraît plus sombre que la nuit ;  
Leur œil cherche toujours le ciel bleu de la fresque,  
Et le tableau quitté les tourmente et les suit.

Comme Buonarotti, le peintre gigantesque,  
Ils ne peuvent plus voir que les choses d'en haut,  
Et que le ciel de marbre où leur front touche presque.

Sublime aveuglement ? magnifique défaut !

### MONTÉE SUR LE BROCKEN

Lorsque l'on est monté jusqu'au nid des aiglons,  
Et que l'on voit, sous soi, les plus fiers mamelons  
Se fondre et s'effacer au flanc de la montagne,  
Et, comme un lac, bleuir tout au fond la campagne,  
On s'aperçoit enfin qu'on grimperait mille ans,  
Tant que la chair tiendrait à vos talons sanglants,  
Sans approcher du ciel qui toujours se recule,  
Et qu'on n'est, après tout, qu'un Titan ridicule.  
On n'est plus dans le monde, on n'est pas dans les cieux,  
Et des fantômes vains dansent devant vos yeux.  
Le silence est profond ; la chanson de la terre  
Ne vient pas jusqu'à vous, et la voix du tonnerre,  
Qui roule sous vos pieds, semble le bâillement  
Du Brocken, ennuyé de son désœuvrement.  
Votre cri, sans trouver d'écho qui le répète,  
S'éteint subitement sous la voûte muette ;  
C'est un calme sinistre ; on n'entend pas encor  
Les violes d'amour et les cithares d'or,  
Car le ciel est bien haut et l'échelle est petite.  
Votre guide, effrayé, redescend et vous quitte,  
Et, roulant une larme au fond de son œil bleu,  
La dernière des fleurs vous jette son adieu.



L'aubépine de mai me parfumait le cœur,  
 Et, comme la saison, mon âme était en fleur ;  
 Je me sentais heureux et plein de folle ivresse,  
 De penser qu'en ce siècle, envahi par la presse,  
 Dans ce Paris bruyant et sale à faire peur,  
 Sous le règne fumeux des bateaux à vapeur,  
 Malgré les députés, la Charte et les ministres,  
 Les hommes du progrès, les cafards et les cuistres,  
 On n'avait pas encor supprimé le soleil,  
 Ni dépouillé le vin de son manteau vermeil,  
 Que la femme était belle et toujours désirable,  
 Et qu'on pouvait encor, les coudes sur la table,  
 Auprès de sa maîtresse, ainsi qu'aux premiers jours,  
 Célébrer le printemps, le vin et les amours.

## LE LION DU CIRQUE

Tout beau, fauve grondeur, demeure dans ton antré :  
 Il n'est pas temps encor ; couche-toi sur le ventre ;  
 De ta queue aux crins roux flagelle-toi les flancs ;  
 Comme un sphinx accroupi dans les sables brûlants,  
 Sur l'oreiller velu de tes pattes croisées,  
 Pose ton muflle énorme, aux babines froncées,  
 Dors et prends patience, ô lion du désert !  
 Demain, César le veut, de ton cachot ouvert,  
 Demain tu sauteras dans la pleine lumière,  
 Au beau milieu du Cirque, aux yeux de Rome entière,  
 Et de tous les côtés les applaudissements  
 Répondront comme un chœur à tes grommèlements  
 On te tient en réserve une vierge chrétienne,  
 Plus blanche mille fois que la Vénus païenne ;  
 Tu pourras à loisir, de tes griffes de fer,  
 Rayer ce dos d'ivoire et cette belle chair ;  
 Tu boiras ce sang pur, vermeil comme la rose :  
 Ne frotte plus ton nez contre la grille close ;  
 Songe, sous ta crinière, au plaisir de ronger  
 Un beau corps tout vivant, et de pouvoir plonger  
 Dans le gouffre béant de ta gueule qui fume  
 Une tête où déjà l'aurole s'allume.

Le belluaire ainsi gourmande son lion,  
Et le lion fait trêve à sa rébellion.

Mais toi, sauvage amour, qui, la prunelle en flamme,  
Rugis affreusement dans l'autre de mon âme,  
Je n'ai pas de victime à promettre à ta faim,  
Ni d'esclave chrétienne à te jeter demain ;  
Tâche de t'apaiser, ou je m'en vais te clore  
Dans un lieu plus profond et plus sinistre encore.  
A quoi bon te débattre et grincer et hurler ?  
Le temps n'est pas venu de te démuseler.  
En attendant le jour de revoir la lumière,  
Silencieusement à l'angle d'une pierre,  
Ou contre les barreaux de ton noir souterrain,  
Aiguise le tranchant de tes ongles d'airain.

LAMENTO

Connaissez-vous la blanche tombe  
Où flotte avec un son plaintif  
L'ombre d'un if ?  
Sur l'if, une pâle colombe,  
Triste et seule, au soleil couchant,  
Chante son chant ;

Un air maladivement tendre,  
A la fois charmant et fatal,  
Qui vous fait mal,  
Et qu'on voudrait toujours entendre ;  
Un air, comme en soupire aux cieux  
L'ange amoureux.

On dirait que l'âme éveillée  
Pleure sous terre à l'unisson  
De la chanson,  
Et du malheur d'être oubliée  
Se plaint dans un roucoulement  
Bien doucement.

Sur les ailes de la musique  
On sent lentement revenir  
Un souvenir ;